



ANNIVERSAIRE DE L'A.P.M.S.

ÉDUCATION ET SANTÉ MENTALE

Les 20 et 21 novembre derniers, l'Association Professionnelle des Médecins Scolaires faisait son dixième anniversaire à Spa. À cette occasion plusieurs orateurs ont pris la parole sur divers aspects de la santé mentale. Il nous a semblé bon de faire écho à ces exposés, qui intéresseront sans doute l'ensemble des équipes de promotion de la santé à l'école.'

MINEURS ÉTRANGERS NON ACCOMPAGNÉS

MENA : un terme juridique, un statut, un acronyme de quatre lettres qui a fini par recouvrir et occulter la réalité qu'il désigne : celle de l'enfance en exil. La problématique des mineurs étrangers non accompagnés est extrêmement complexe. De nombreux clichés véhiculés par des discours sécuritaires sont accolés à ces jeunes : délinquants, parasites, profiteurs... Pourtant, bien avant toutes les étiquettes qu'on leur colle, les MENA sont des enfants et des adolescents seuls et loin de chez eux. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Pourquoi ? Comment les accueille-t-on en Belgique ? Quels sont leurs droits et leurs devoirs ? Quels sont leurs rêves, leurs espoirs et leur avenir ? Ce sont quelques-unes des questions abordées dans le dossier du dernier numéro de *Bruxelles Santé*. Si vous ne recevez pas ce trimestriel, vous pouvez vous abonner gratuitement en contactant le secrétariat de l'asbl Question Santé (02/512.41.74, info@questionsante.org). Vous pouvez également consulter la revue en ligne sur www.questionsante.org/03publications/bxlsante.html



Éric Janssens, Premier Substitut du Procureur du Roi et responsable de la section Jeunesse au Parquet du Tribunal de Première Instance de Nivelles, était invité à parler de la maltraitance. Tout magistrat qu'il soit, il a insisté pour situer son intervention au niveau éducatif. Il considère toute personne inscrite dans une pratique d'éducation comme son partenaire : et au premier chef les parents, qu'il s'agit de replacer dans leur responsabilité naturelle. M. Janssens présente son rôle comme celui d'un aiguilleur dans un organigramme d'une grande complexité, avec une multiplicité d'intervenants et de niveaux d'intervention. Il a vivement plaidé en faveur de la pluridisciplinarité dans les équipes et le travail en réseau, autrement dit pour un décloisonnement tant interne qu'externe. Travailler seul, a-t-il affirmé, c'est définitivement terminé. Le premier devoir est d'aller frapper à la porte des partenaires : simplement échanger, nouer un dialogue, débouche déjà sur des suggestions, des points de vue utiles à chacun. L'enjeu est toutefois d'installer ce réseau dans la durée, de ne pas ouvrir une nouvelle « bulle de décloisonnement » à chaque nouveau problème.

L'adolescent a-t-il muté?

Le D^r Philippe van Meerbeeck est psychanalyste, professeur de psychologie médicale à l'UCL et fondateur du département pour adolescents du centre de guidance Chapelle-aux-Champs. Il était invité à parler de l'adolescence en 2009. Partant du film *Le Ruban blanc*, il attira l'attention sur la profonde coupure qui est intervenue avec l'avènement du Web : selon lui, et suivant Michel Serres, les adolescents d'aujourd'hui sont aussi étrangers au monde d'avant Internet que

nous le sommes au monde d'avant 1914 dans le film de Michaël Hanneke. Notre propre savoir, notre propre expérience de l'adolescence ne nous seraient plus d'aucun secours, nos catégories de pensée étant obsolètes.

On n'est certes pas obligé d'entériner cette analogie. Reste que les ruptures de représentations et donc l'incompréhension entre générations sont une caractéristique culturelle de l'ère moderne depuis au moins les lendemains de la Seconde Guerre mondiale. On peut donc, avec le Professeur van Meerbeeck, repartir de la question : qu'est-ce qui reste indispensable pour grandir ? Et retourner à la tradition initiatique : trouver un temps où un maître hier, un adulte-relais aujourd'hui, joue le rôle de guide. Non pas celui qui montre la direction mais celui qui dit : « ces questions sont aussi les miennes et je continue à être en recherche. J'ai trouvé des formes de réponses qui sont peut-être bonnes pour moi mais pas nécessairement pour toi ; je peux aussi te dire comment d'autres ont trouvé d'autres réponses. »

L'adulte-relais peut être un professeur, le père ou la mère d'un copain ou d'une copine... et pourquoi pas une infirmière, un médecin scolaire, un psychologue de CPMS ? L'adulte-relais ne sait pas qu'il va le devenir car c'est le jeune lui-même qui le choisira : ayons donc à l'esprit que nous pouvons l'être un jour pour un jeune en quête d'un adulte attentif à ce qu'il vit, désireux de comprendre avec lui les questions qui l'animent, prêt à lui renvoyer ces questions pour qu'elles restent toujours les siennes. Car même si nous, en tant qu'adultes, avons trouvé des réponses, c'est la question qui est importante : qu'est-ce qui fait qu'une vie vaut la peine d'être vécue, qu'est-ce que c'est d'être un homme ou une femme, qu'est-ce que c'est d'être un jour le père ou la mère d'un enfant ? Toutes ces questions éternelles

¹ Une publication relative aux ateliers de ces deux journées est prévue pour ce mois de juin 2010.

de la condition humaine se posent aujourd'hui dans un contexte où les réponses sont vacillantes et si nombreuses qu'on ne sait plus comment faire le tri. Les adolescents ont terriblement besoin de cela, conclut Philippe van Meerbeeck : « *un adulte qui entend leurs questions et qui accepte d'être l'éveilleur ou d'être à l'écoute, qui accompagne, qui donne de temps en temps des repères ou des chemins de traverse pour réfléchir* ».

Que faire en cas de suicide?

Psychiatre, le D^r Xavier Gernay est directeur médical du Centre hospitalier spécialisé « L'Accueil » de Lièrux. Il anime la cellule d'intervention en milieu scolaire mise en place par la Province de Liège. Depuis les années 1960, on voit en effet que le nombre de suicides a augmenté de manière linéaire dans les pays développés, notamment chez les jeunes et chez les plus âgés, des tranches d'âge qui étaient jusque-là relativement protégées. On parle parfois de contagion à propos du suicide. Certes, après un décès par suicide, le risque que survienne un autre suicide dans l'école est multiplié par trois, particulièrement dans les 3 semaines suivant le décès. Et, après 7 mois, les idéations suicidaires chez les élèves restent plus fréquentes qu'avant l'exposition au suicide d'un pair. Mais la contagion implique la transmission d'un agent pathogène d'une personne souffrante à une personne saine. Or, dans le cas du suicide, il faut admettre que la personne « contaminée » n'était pas entièrement « saine » : les

personnes déjà fragilisées avant le suicide d'un camarade deviennent des victimes toutes désignées. Et, si le jeune qui est décédé occupait une position de leader dans le groupe de pairs, le traumatisme n'en est que plus grand.

Après un suicide, la demande initialement formulée par l'école est souvent de « faire quelque chose »... au risque de faire n'importe quoi. Il est nécessaire de prendre le temps de réfléchir alors même qu'on est confronté à une émotion violente et à un sentiment d'urgence. En outre, les tensions, les conflits, les rancœurs et les mesquineries présentes dans l'établissement se réveillent à cette occasion. Par conséquent, mieux les acteurs se seront organisés préalablement, mieux cela se passera. Pour y arriver, dit le D^r Gernay, il faut répondre à trois questions simples : que va-t-on faire, quand faut-il le faire et qui va le faire ?

La « postvention »

Quand les élèves sont confrontés à un décès par suicide dans une école, trois grands types de réactions se produisent : les premières sont liées au stress (fébrilité, anxiété, stupeur), les deuxièmes à la crise suicidaire (désespoir, désorganisation, hyperémotivité), les troisièmes au deuil (peine, choc, déni). L'état de stress temporaire se manifeste par un émoi qui circule dans les différentes classes, y compris celles qui ne sont pas directement touchées. Par rapport à cela, il faut

que la nouvelle soit annoncée officiellement, dignement, de façon mesurée, par la personne la plus élevée dans la hiérarchie. Sans quoi on favorise le développement de rumeurs qui augmentent l'émoi. Il peut aussi être nécessaire d'intervenir dans une classe où l'émotion est particulièrement forte, de préférence avec le titulaire, pour parler de ce qui s'est passé, pour encourager l'expression de l'émotion et la valider. « *Si vous parvenez à ce que les jeunes arrivent à dire leur tristesse et que, vous aussi, vous dites que vous êtes touché, vous avez fait ce qu'il fallait pour neuf élèves sur dix* », dira le D^r Gernay. Mais chez certains le stress est plus violent, en particulier s'il y a eu des témoins de l'événement. Il peut alors être nécessaire de recourir à des techniques de debriefing voire à une intervention thérapeutique.

Quant à la crise suicidaire, on peut dire simplement qu'à mesure qu'une personne vulnérable rencontre des tensions, des chocs, des événements violents, ses réactions vont être de moins en moins pertinentes et de plus en plus dictées par l'émotion. Ainsi, chez des jeunes déjà déprimés, confrontés à des conflits familiaux ou une déception affective, l'apparition de l'événement suicidaire peut précipiter la crise. Il faut donc repérer les adolescents en difficulté, intervenir de manière plus spécifique vis-à-vis d'eux et, éventuellement, assurer leur sécurité.

Pour mettre tout cela en œuvre, trois niveaux d'intervention sont nécessaires :

Extrait du diaporama du D^r Gernay, « Le suicide en milieu scolaire. Enjeux et limites de la prévention »

Interventions / Temps	1 ^e sem	2 ^e sem	3 ^e -4 ^e sem	5 ^e -6 ^e sem	7 ^e -8 ^e sem	9 ^e -10 ^e sem	11 ^e -12 ^e sem	4 ^e mois	5 ^e mois	6 ^e mois & +
Annonce de la nouvelle	1									
Recadrage de l'information	1									
Ventilation	1									
Débriefing (pour les témoins directs seulement)	2									
Intervention reliée au trouble de stress post-traumatique				3	3	3	3	3	3	3
Repérage des jeunes vulnérables	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
Intervention de crise ou de crise suicidaire	1 et 2	1 et 2	1 et 2	1 et 2	1 et 2	1 et 2	1 et 2	1 et 2	1 et 2	1 et 2
Intervention précoce de deuil	1	1								
Counseling de deuil				2 ou 3	2 ou 3	2 ou 3	2 ou 3	2 ou 3	2 ou 3	2 ou 3
Thérapie de deuil									3	3

- 1) d'abord les acteurs scolaires, qu'il faut mettre en avant mais aussi soutenir ;
- 2) ensuite une équipe pluridisciplinaire, en collaboration avec la direction de l'établissement ;
- 3) enfin, les professionnels de la santé externes à l'école.

La séquence de ces interventions est illustrée par le schéma figurant page 2.

Violence à l'école, violence de l'école

Jacques Liesenborghs a été impliqué dans l'enseignement général comme professeur puis directeur des humanités, il a également travaillé dans l'enseignement professionnel et participé à la fondation de la CGE (aujourd'hui Changement pour l'Égalité). Il s'est vivement dressé contre l'image des jeunes qui est partout montée en épingle : « *Il y a beaucoup moins de violence chez les jeunes que dans le monde des adultes ! La violence des jeunes est gonflée de façon scandaleuse par les médias. De même au cinéma : voyez Entre les murs, un film excellent mais où la violence est très présente, ou L'Année de la jupe avec Isabelle Adjani, qui prend toute sa classe en otage sous la menace d'une arme ! Il faut vraiment se défendre de ce matraquage.* »

Les expériences professionnelles successives de M. Liesenborghs l'ont confronté à diverses formes de violence liées à l'institution scolaire. En termes d'image de soi, tout d'abord : tel établissement bien situé, assez favorisé, fondé pour le bien du « petit peuple » local, engendre chez maints élèves la honte de leurs propres parents ; telle école professionnelle est vue comme une « école poubelle » condamnant ceux qui en sortent à une acti-

tivité dévalorisée et dévalorisante ; telle école normale recrute des étudiants qui ne sont pas fiers de ce « deuxième choix » après l'université... Et l'école n'est pas violente que pour les élèves : la moitié des normaliens qui débloquent quittent le métier dès les premières années.

Un autre type de violence est lié au discours qui valorise la compétition, le « marché scolaire » (voir les files de parents qui attendent d'inscrire leurs enfants dans telle école renommée). Cette pression est relayée par tout le monde, y compris par les plus hautes autorités ; les parents eux-mêmes attendent de l'école qu'elle fasse de la sélection. Certaines écoles maternelles, paraît-il, donnent des devoirs et des bulletins... Les conséquences sont graves pour ceux qui ne s'accrochent pas à ce système.

Les familles des milieux populaires sont les principales victimes d'une violence qui n'est pas délibérée ni explicite dans le chef des enseignants : il se produit un phénomène de sélection non verbale, on sollicite spontanément les enfants qui ont une connivence culturelle avec soi, ceux qui ont bénéficié dès la naissance de musique, d'activités d'expression, de jeux éducatifs. Les autres sont projetés, en arrivant à l'école, dans une culture qui leur est totalement étrangère. Il faudrait préparer les maîtres à rencontrer ces familles, or on y accorde peu d'importance. « *Choisir le métier d'enseignant ce n'est pas lutter contre la sélection, c'est accepter la fatalité d'être un agent de la sélection* », assène M. Liesenborghs. Tout au long de leur scolarité, ces élèves vont continuer à être victimes du système : études primaires dans des écoles ghettos, certificat d'études de base dévalorisé, refus d'inscription dans certaines

écoles, orientation par l'échec, décrochage scolaire et sortie du système sans qualification. Et d'autres enfants souffrent de la violence institutionnelle : ce sont les cancrés, les non conformes, les rebelles.

Les valeurs au quotidien

Que faudrait-il pour que les enfants puissent trouver à l'école un certain épanouissement ? Cela commence dès l'inscription : les parents se sentent-ils accueillis, écoutés, reconnus et respectés dans *qui* ils sont et *ce* qu'ils sont ? Le projet de l'école leur est-il expliqué, veille-t-on à ce qu'il soit bien compris ? Ensuite et surtout, quel est le temps consacré aux valeurs, c'est-à-dire au vivre ensemble ? Car l'école n'a pas qu'une mission d'instruction, d'enseignement, elle a aussi une mission capitale de socialisation. Qui ne va pas de soi : quand un incident se produit, il faut s'arrêter, écouter, analyser. Cela demande énormément de temps, et même les enseignants qui considèrent que c'est leur travail se sentent pressés par leurs collègues et par les parents d'être « productifs ». Pourtant, le temps consacré à travailler sur autre chose, à accompagner les faibles, à organiser un tutorat (enseignement mutuel), est extrêmement payant : les tuteurs font les meilleurs professeurs.

L'épanouissement, dit Jacques Liesenborghs, ce sont les valeurs au quotidien. Et, se référant à François Dubet, il se désole que l'on ait quasiment perdu de vue la fonction éducative de l'école : transmettre un ensemble de vertus sociales. Confiance en soi, générosité, honnêteté et dynamisme sont les valeurs poursuivies dans l'enseignement au Danemark : si nous étions « à cette école », conclut-il, nos enfants seraient plus épanouis.

PRÉVENTION/ÉDUCATION

« J'ARRÊTE QUAND JE VEUX ! »

C'est à l'initiative d'Infor-Drogues que Nicolas Ancion a écrit ce roman pour les 10-12 ans, publié récemment aux éditions Jourdan (9,90 € prix France). Théo est fan de jeux vidéo et, un jour, il découvre en ligne un jeu encore plus passionnant que les autres, qui lui fait oublier tout le reste. Parviendra-t-il à revenir dans notre monde ?... Pour parler du *making of* de ce livre, du choix du sujet et, bien entendu, des jeux vidéo, nous avons rencontré Philippe Bastin et Antoine Boucher, responsables du projet chez Infor-Drogues.

« L'idée de départ est très concrète et ne date pas d'hier : elle vient des demandes d'ouvrages que l'on nous adresse souvent, pour faire de la prévention, pour parler des drogues. Or, pour les jeunes enfants, on ne peut renvoyer le public à aucun document récent, de qualité et qui soit facile à se

procurer. Soit les supports existants sont trop compliqués pour cette tranche d'âge, soit ce sont de petites historiettes où le jeune est celui qui sauve la situation, ce qui n'est pas très crédible. Ce qui existe dans la série Max et Lili nous semble trop stéréotypé et moralisateur. Les best-sellers comme Christiane F..., L'Herbe

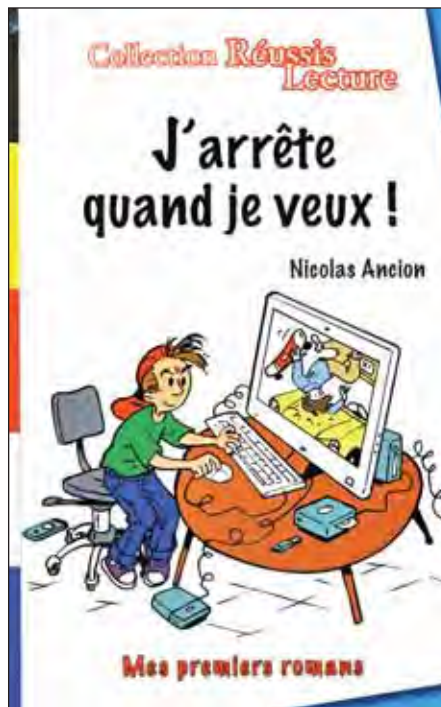
bleue ou Trainspotting s'adressent à un public plus âgé et sont en outre catastrophiques sur le plan éducatif parce qu'ils racontent des histoires à sensation, dramatiques, très éloignées de ce que vivent la grande majorité des jeunes. Notre souhait était de disposer d'un outil qui soit à leur portée et aborde la question de

manière ludique, aux antipodes de la croisade sanitaire. »

Mais comment attirer l'attention des enfants, comment leur faire percevoir le ressort de ce qui peut nous accrocher dans la vie, positivement ou négativement, et nous passionner au point de devenir problématique ? Comment les aider à trouver des repères pour avoir un certain recul et mettre des limites ? « *Nous ne voulions pas faire cela nous-mêmes : ce n'est pas notre métier. Car il fallait réaliser un vrai livre, écrire une vraie histoire qui parle à son public, qui se branche sur sa réalité, avec des personnages auxquels il puisse s'identifier. Nous devons donc obtenir la collaboration d'un écrivain et, pour que le livre circule bien, celle d'un éditeur.* »

On demande un romancier

Nicolas Ancion a écrit de nombreux romans (dont une demi-douzaine pour la jeunesse), il a aussi été enseignant et ses enfants vont arriver à l'âge du public cible. Il s'est emballé pour le projet, ravi que son roman puisse avoir une perspective éducative. Cerise sur le gâteau : il utilise beaucoup Internet et connaît bien les jeux électroniques ! Ce dernier point s'est révélé fort utile lorsque, accompagné d'un membre de l'équipe, il s'est rendu dans une dizaine de classes de différentes régions et de différents milieux sociaux : « *Il venait les voir comme un écrivain qui prépare un livre. Il n'a pas du tout été question de dépendance, il posait des questions ouvertes. Par exemple : si vous deviez vous rendre sur une île déserte, qu'est-ce qui vous*



manquerait beaucoup, qu'est-ce que vous emporteriez avec vous ? Ces échanges ont été enregistrés, et les résultats sont extraordinaires. À cet âge, ils ont encore un pied dans l'enfance, ils ne craignent pas de parler d'un doudou, d'un nounours. Mais, très vite, ce qui arrivait dans la liste c'était la console de jeux, la PlayStation. Ce qui les branche le plus, et de façon débordante, ce sont les jeux vidéo en ligne : cela déclenchait chez eux une excitation incroyable. Les enseignants disaient : je découvre des enfants que je ne connaissais pas ; c'est tout un univers dont ils ne parlent jamais en classe... »

La plupart du temps, les jeunes ne discutent jamais de ces jeux avec les adultes. Bien entendu, les parents n'ignorent pas que leurs enfants jouent. Et tous les enfants ont accès aux jeux, même dans les milieux moins favorisés où, à la limite, on considère comme encore plus important d'avoir accès aux mêmes biens de consommation, aux mêmes codes que les autres : « *C'est tout à fait accepté par les parents et ceux-ci, le plus souvent, semblent bien fixer des règles d'utilisation, des balises de temps. Contrairement à ce que l'on croit, il est rare que les jeunes de cet âge transgressent gravement ces limites. Par contre, le contenu des jeux n'est pas du tout contrôlé par les parents, qui les connaissent mal : peu d'entre eux pratiquent cette activité pour eux-mêmes. Par ailleurs, on sait bien que les enfants sont prescripteurs d'achats. Certains achètent même leurs jeux tout seuls, ils échangent, revendent, font des recherches sur Internet... Et, parfois, ils tombent sur des choses qui ne sont pas de leur âge, comme cette petite fille qui montrait beaucoup d'anxiété, stressée par un jeu où elle devait gérer sa vie financièrement, comme une femme adulte.* »

La pression du groupe

On pense souvent que les jeux à éviter sont particulièrement violents. Or, de ces échanges avec les enfants, il ressort que le risque réside surtout dans le manque d'interaction avec un adulte et l'effacement de la distinction entre réel et virtuel, sans oublier la pression exercée par le groupe sur chaque joueur : quand une partie implique de jouer pendant des heures quotidiennement pour atteindre un résultat, quand les autres participants vivent aux quatre coins du monde et que des tas de choses peuvent se passer pendant mon sommeil, comment ne pas m'inquiéter, comment résister à l'envie de me lever en pleine nuit pour voir ce qu'il est advenu de mon personnage ?... Un enfant a ainsi témoigné qu'il avait dû donner sa clé USB à son père pour pouvoir arrêter de jouer.

En conclusion : l'idée n'est pas de lutter contre les jeux mais de fixer des limites non seulement de temps mais aussi de contenu. Ce qui implique de se frotter un minimum à ces contenus en se familiarisant avec les jeux. Parents, éducateurs, encore un apprentissage en vue... Vous pouvez aussi aller faire un tour sur www.jarretequandjeveux.org, où se trouvent des questions-réponses et des suggestions aux parents (pistes de discussion), aux éducateurs (pistes pédagogiques, idées d'activités) et aussi aux enfants (imaginer des fins différentes, donner son avis, écrire une histoire).

SALON DE L'ÉDUCATION

C'est pour la rentrée mais nous l'annonçons déjà : le 17^e Salon de l'Éducation se tiendra à Namur Expo du 20 au 24 octobre prochains (parallèlement au Salon du Livre pour la Jeunesse). On y trouvera notamment un stand « promotion de la santé » avec une permanence organisée par les Centres locaux de promotion de la santé.

Au programme, notons trois conférences : la construction d'une cellule « éducation à la vie affective et sexuelle » en milieu scolaire (Catherine Vanesse et Patrick Petitjean); les services proposés par les CLPS (Benoît Dadoumont); les Points d'appui aux écoles en matière de prévention des assuétudes (Pauline Wyème).

Bon à savoir : comme d'habitude, de nombreuses directions d'écoles seront présentes. Une occasion de (re)nouer des contacts...

« Promouvoir la santé à l'école » est réalisé par le Service communautaire de promotion de la santé / Question Santé asbl, 72 rue du Viaduc, 1050 Bruxelles.

Tél.: 02 512 41 74 – Fax : 02 512 54 36

Courriel : question.sante@skynet.be

Site : www.questionsante.org

Secrétaire de rédaction : A. Cherbonnier

Conseil de rédaction : Philippe Demoulin, Sabine Dewilde, Fabienne Henry, Madhy Kosia, Sophie Lefèvre, Roger Lonfils, Carine Meert, Raymond Moriaux, Catherine Spiece, Patrick Trefois.

Maquette : Muriel Logist

Les articles non signés sont de la rédaction.

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Editeur responsable :

Olivier Degryse,
44 boulevard Léopold II,
1080 Bruxelles.

